

A black and white photograph of a classical building's interior. The image shows a large, ornate iron chandelier with intricate scrollwork hanging from the ceiling. Below it, a series of classical columns with Corinthian capitals are visible. The lighting is dramatic, highlighting the textures of the stone and metal.

JOSEPH
ROTH

La marche
de Radetzky

1932

GRANDS ROMANS

POINTS

Les Trotta n'étaient pas de vieille noblesse. Le grand-père avait été anobli après la bataille de Solferino. Il était slovène et avait pris le nom de son village natal, Sipolje. Il avait été choisi par le destin pour accomplir une prouesse peu commune. Mais lui-même devait faire en sorte que les temps futurs en perdissent la mémoire.

A la bataille de Solferino, il commandait une section en qualité de sous-lieutenant. Le combat était engagé depuis une demi-heure. A trois pas devant lui, il voyait, de dos, ses soldats. La première ligne de sa section était à genoux, la seconde debout. Tous étaient sereins, sûrs de la victoire. Ils avaient mangé copieusement, ils avaient bu de l'eau-de-vie aux frais et en l'honneur de l'Empereur qui était au front depuis la veille. Ça et là, dans les lignes, l'un d'eux tombait. Trotta sautait vivement dans la brèche et tirait avec les fusils abandonnés par les morts et les blessés. Tantôt il resserrait le rang éclairci, tantôt il le redéployait. L'oreille tendue, le regard aiguisé par cent combats, il ne perdait rien des péripéties de la bataille. Dans le crépitement de la fusillade, son ouïe affinée distinguait les rares commandements du capitaine. Ses yeux perçants pénétraient le brouillard gris-bleu flottant devant les lignes ennemies. Jamais il ne tirait sans avoir visé, chacun de ses coups portait. Les hommes sentaient sa main et son regard, entendaient son appel et se trouvaient en sûreté.

L'ennemi suspendit le combat. Sur toute la longueur du front, à perte de vue, un ordre courut : « Cessez le feu ! » Ça et là, on perçut encore le cliquetis d'une baguette de

fusil, la déflagration d'un coup solitaire et attardé. Entre les deux fronts, le brouillard s'éclaircit un peu. Il était midi, on fut soudain enveloppé de la chaleur d'un soleil orageux voilé d'argent. Alors, entre le sous-lieutenant et ses soldats, l'Empereur apparut avec deux officiers d'état-major. Il allait porter à ses yeux les jumelles que lui passait l'un de ses compagnons. Trotta savait ce que cela signifiait : en admettant même que l'ennemi fût en train de battre en retraite, son arrière-garde était certainement tournée vers les Autrichiens, et qui brandissait des jumelles donnait à entendre qu'il constituait une cible de choix. Or c'était le jeune Empereur ! Trotta sentit son cœur lui battre dans la gorge. La peur de la catastrophe inimaginable, sans bornes, qui allait l'anéantir lui-même, le régiment, l'armée, l'État, le monde entier, fit passer en lui de brûlants frissons. Ses genoux tremblèrent. Et l'éternelle rancune nourrie par le simple officier du front contre les grands seigneurs de l'état-major, qui n'avaient pas la moindre idée de la dure pratique du métier, dicta au sous-lieutenant cet acte qui devait graver ineffaçablement son nom dans les annales du régiment. A deux mains, il empoigna le monarque par les épaules pour le forcer à se baisser. Sans doute le geste du sous-lieutenant fut-il trop brusque, l'Empereur s'abattit aussitôt. Ses compagnons se précipitèrent sur lui. Au même instant, un coup de feu traversait l'épaule gauche du sous-lieutenant, le coup de feu qui était précisément destiné au cœur de l'Empereur. Partout, d'un bout à l'autre du front, le crépitement confus et désordonné des fusils arrachés à leur somnolence se réveilla. L'Empereur, que ses compagnons exhortaient impatiemment à quitter cet endroit périlleux, se pencha cependant sur le sous-lieutenant étendu et, se souvenant de son devoir impérial, demanda à l'homme évanoui, qui n'entendait plus rien, comment il s'appelait. Un major, un sous-officier et deux hommes portant une civière arrivaient au pas de course, dos courbé, tête baissée. Les officiers d'état-major mirent tout d'abord l'Empereur à terre, puis s'y jetèrent eux-mêmes. « Là ! Le lieutenant ! » criaient l'Empereur au major hors d'haleine.

Entre-temps, le feu s'était calmé et, tandis que le jeune officier adjoint se mettait à la tête des soldats en annonçant d'une voix claire : « La section à mon commandement ! », François-Joseph et ses compagnons se relevaient, les infirmiers sanglaient avec précaution le blessé sur le brancard. Puis tous se retirèrent en direction du quartier général où une tente blanche comme neige abritait la plus proche infirmerie.

La clavicule gauche de Trotta était fracassée. Le projectile, arrêté juste sous l'omoplate, fut extrait en présence du chef suprême de l'armée, sous les hurlements inhumains du blessé que la douleur avait fait sortir de son évanouissement.

Quatre semaines plus tard, Trotta était guéri. Quand il rejoignit sa garnison de Hongrie méridionale, il avait le grade de capitaine et la plus haute des distinctions honorifiques de la monarchie : l'ordre de Marie-Thérèse, ainsi que la particule. Il s'appelait désormais capitaine Joseph Trotta von Sipolje.

Comme si on lui avait échangé sa propre vie contre une vie étrangère toute neuve, fabriquée dans un atelier, chaque nuit, avant de s'endormir, chaque matin, après son réveil, il se répétait son nouveau grade et son nouvel état, se plantait devant son miroir et s'assurait qu'il avait toujours le même visage. Pris entre la familiarité maladroite dont usaient ses camarades pour essayer d'effacer la distance qu'une incompréhensible destinée avait soudain établie entre eux et lui, et ses propres efforts pour afficher devant tout le monde son habituelle désinvolture, le capitaine Trotta, nouveau noble, sembla perdre son équilibre. Il avait l'impression d'être condamné à marcher dorénavant, et jusqu'à la fin de sa vie, dans les chaussures d'autrui, sur un parquet glissant, poursuivi par de mystérieux chuchotements, attendu par de craintifs regards. Son grand-père n'avait été qu'un petit paysan, son père, ancien sergent-major, était devenu maréchal des logis-chef dans la gendarmerie, sur la région frontalière, dans le sud de la monarchie. Depuis qu'il avait perdu un œil en se battant avec des contrebandiers bosniaques, il vivait au château

de Laxenburg, comme invalide militaire et gardien de parc, donnait à manger aux cygnes, taillait les haies, défendait le cytise au printemps, plus tard le sureau contre des mains charpardeuses et non autorisées et, pendant les nuits tièdes, il chassait de l'obscurité bienfaisante des bancs du parc les couples d'amoureux sans abri. Il avait paru naturel et convenable que le fils d'un sous-officier eût le simple grade de sous-lieutenant d'infanterie. Mais son propre père parut s'éloigner tout à coup du noble et distingué capitaine qu'auréolait l'éclat inaccoutumé et presque inquiétant de la faveur impériale, comme un nuage d'or. L'affection mesurée que le fils témoignait au vieillard sembla exiger un changement de conduite et une forme nouvelle de rapports entre père et fils. Il y avait cinq ans que le capitaine n'avait pas vu son père mais, tous les quinze jours, quand, selon un rite immuable, il montait la garde, il écrivait au vieil homme une courte lettre, dans le corps de garde, à la pauvre lueur vacillante d'une bougie d'ordonnance, après avoir visité les factionnaires, noté les heures de relève et inscrit dans la colonne des « observations particulières » un « néant » vigoureux et net qui niait pour ainsi dire la seule possibilité d'observations particulières. Écrites sur du papier jaune et fibreux de format in-octavo, les lettres se ressemblaient comme des bulletins de permission et des notes de service : portant la suscription « Cher père » sur la gauche, à quatre doigts de distance du bord supérieur, à deux doigts du bord latéral, elles commençaient par une brève information sur la santé du signataire, continuaient en exprimant l'espoir que celle du destinataire était « de même » et se terminaient par la formule : « Avec les respects de votre fils fidèle et reconnaissant » qui faisait toujours l'objet d'un nouvel alinéa, en bas, à droite et un peu en retrait sur une diagonale partant de la suscription. Mais comment faire maintenant pour modifier la forme réglementaire de ces lettres, prévue pour la durée d'une vie de soldat, d'autant qu'avec le nouveau grade, on ne menait plus le même train de vie, et comment intercaler, entre les phrases stéréotypées, des informations inusitées sur des conditions d'existence aux

quelles on n'était pas accoutumé et qu'on avait à peine comprises soi-même ? En cette tranquille soirée où, pour la première fois depuis sa guérison, et pour remplir son devoir d'épistolier, il s'installa à la table que les lames espiègles d'hommes qui s'ennuyaient avaient largement entamée, profondément entaillée, le capitaine Trotta se rendit compte qu'il ne dépasserait jamais le « Cher père ». Il posa sa plume stérile contre l'encrier, arracha un petit bout de la mèche tremblotante de la bougie, comme s'il attendait une heureuse inspiration de sa lumière atténuée, puis il s'égara doucement parmi les souvenirs de son enfance, de son village, de sa mère et de l'École militaire. Il considéra les ombres gigantesques projetées par de tout petits objets sur les murs nus, badigeonnés de bleu, la courbe légère de son sabre pendu auprès de la porte, avec le collier sombre passé en travers de la coquille. Il écouta la pluie tomber inlassablement et tambouriner sa chanson sur le zinc qui recouvrait l'appui de fenêtre. Il finit par se lever, résolu à aller voir son père la semaine suivante, après la traditionnelle audience de remerciement à l'Empereur, pour laquelle on devait le convoquer dans quelques jours.

Une semaine plus tard, l'audience eut lieu : juste dix minutes, pas plus, d'impériale faveur, dix à douze questions, extraites de dossiers, auxquelles on répondait, en se tenant au garde-à-vous, par un « Oui, Sire » qui devait partir comme un coup de fusil plein de douceur, mais aussi de résolution, puis le capitaine Trotta partit immédiatement en fiacre pour voir son père à Laxenburg. Il trouva le vieil homme dans la cuisine de son logement, assis en bras de chemise à sa table nue et lisse sur laquelle on apercevait un mouchoir bleu foncé à bordure rouge, ainsi qu'une impressionnante tasse de café fumant qui embaumait. Une canne noueuse de merisier rouge pendait par son bec au bord de la table et se balançait doucement. Une blague à tabac fripée, toute gonflée d'un ordinaire fibreux, bâillait à côté de la longue pipe en terre blanche, jaunie, brunie, dont la coloration s'harmonisait avec la forte moustache blanche du vieillard. Au milieu de ce pau-

vre logis alloué par l'administration, le capitaine Trotta von Sipolje se dressait comme un dieu militaire, avec son écharpe chatoyante, son casque verni rayonnant comme un noir soleil d'une espèce toute particulière, des bottines à élastiques, sans un pli, cirées comme des miroirs, ses éperons étincelants, les deux rangées de boutons brillants, presque flamboyants, de sa tunique, sous la bénédiction de l'insigne de Marie-Thérèse au surnaturel pouvoir. Ainsi le fils se tenait devant son père, qui se leva lentement, comme s'il voulait mettre une ombre à l'éclat de son enfant par la lenteur de son accueil. Le capitaine Trotta baisa la main de son père, pencha la tête davantage, reçut un baiser sur le front, un autre sur la joue.

– Assieds-toi, dit le vieillard.

Le capitaine déboucla une partie de ses splendeurs et s'assit.

– Je te félicite, dit le père, de sa voix ordinaire, dans le dur allemand des Slaves de l'armée.

Il faisait éclater les consonnes comme un orage et portait de légers accents sur les syllabes finales pour les alourdir. Cinq ans plus tôt, il parlait encore slovène à son fils, bien que le jeune garçon n'en comprît que quelques phrases et n'en pût proférer une seule lui-même. Mais aujourd'hui, l'emploi de sa langue maternelle devant celui que le sort et l'impériale faveur avaient tellement éloigné de lui semblait sans doute au vieillard une familiarité trop osée, alors que son fils, de son côté, surveillait les lèvres de son propre père pour saluer le premier mot slovène qui en sortirait comme l'écho d'une lointaine intimité, d'une familiarité perdue.

– Félicitations, félicitations ! tonnait de nouveau le maréchal des logis-chef. De mon temps, ça n'allait pas si vite, de mon temps, on était encore tracassé par le vieux Radetzky !

– C'est bien fini ! se disait le capitaine Trotta.

Son père était séparé de lui par une montagne de grades militaires.

– Avez-vous encore du *rakija*, père ? dit-il pour affirmer un dernier reste de communauté familiale.

Ils burent, trinquèrent, burent encore. Après chaque rasade, le père gémissait, se perdait en un interminable accès de toux, se violait, crachait, se calmait lentement et se mettait à raconter de banales histoires datant de son propre service militaire, dans l'intention non douteuse de diminuer les mérites et la carrière de son fils. Finalement, le capitaine se leva, baisa la main de son père, reçut le baiser paternel sur le front et sur la joue, ceignit son sabre, se coiffa de son shako et s'en alla avec l'intime conviction qu'il avait vu son père pour la dernière fois en cette vie...

Ce fut la dernière fois, en effet. Le fils écrivit ses lettres habituelles au vieillard, ce fut le seul rapport qui les unit. Le capitaine Trotta avait été séparé de sa longue lignée de rustiques ancêtres slaves. Une race nouvelle commençait avec lui. Les années se succédèrent, rondement, comme une roue qui tourne, régulière et paisible. Conformément à son rang, Trotta épousa la nièce – laquelle n'était plus très jeune, mais avait du bien – de son colonel, la fille d'un préfet de Bohême occidentale. Il engendra un fils, goûta la régularité d'une saine vie militaire dans une petite garnison, gagnant tous les matins, à cheval, le terrain d'exercice, faisant tous les après-midi sa partie d'échecs au café, avec le notaire, s'acclimatant dans son grade, son état, sa dignité et sa gloire. Il avait pour le métier militaire des dons moyens dont il donnait chaque année, lors des grandes manœuvres, des preuves moyennes. Il était bon époux, méfiant à l'égard des femmes, hostile au jeu, bougon, mais équitable dans le service, ennemi acharné de tout mensonge, de toute conduite efféminée, de toute lâcheté indolente, de toute verbosité laudative et de toute frénésie ambitieuse. Il était aussi simple et aussi irréprochable que ses états de service et seule la colère qui le prenait quelquefois aurait pu avertir un psychologue que l'âme du capitaine Trotta recélait aussi ces abîmes obscurs où dorment les tempêtes et les voix inconnues d'ancêtres anonymes.

Il ne lisait pas de livres, le capitaine Trotta, et dans son for intérieur il plaignait son fils grandissant, déjà condamné à utiliser l'ardoise, le crayon et l'éponge, le

papier, la règle et la table de multiplication, sans parler des inévitables manuels de lecture. Le capitaine était encore persuadé que son fils, lui aussi, devait être soldat. Il ne lui venait pas à l'esprit que désormais, et jusqu'à l'extinction de la famille, un Trotta pût exercer un autre métier. Eût-il eu deux, trois, quatre fils – mais sa femme était faible, avait recours aux médecins et aux traitements, une nouvelle grossesse eût mis ses jours en danger – que tous fussent devenus soldats. On parlait d'une nouvelle guerre, il était prêt à partir du jour au lendemain. Il lui semblait même à peu près certain qu'il était élu pour mourir en combattant. Dans sa solide simplicité, il tenait la mort sur le champ de bataille pour une conséquence nécessaire de la gloire militaire. Il en fut ainsi jusqu'au jour où, avec une négligente curiosité, il prit le premier livre de lecture de son fils, qui venait d'avoir cinq ans, et auquel, grâce à l'ambition de sa mère, un précepteur faisait goûter beaucoup trop tôt les misères scolaires. Il lut la prière du matin, en vers. C'était toujours la même depuis des décennies, il s'en souvenait encore. Il lut *les Quatre Saisons, le Renard et le Lièvre, le Roi des animaux*. Il consulta la table des matières et y trouva l'indication d'un texte de lecture qui semblait le concerner lui-même car il était intitulé : *François-Joseph I^{er} à la bataille de Solferino*. Il lut et dut s'asseoir : « A la bataille de Solferino – tel était le début de ce passage – notre Empereur et Roi, François-Joseph, se trouva exposé à un grand danger. » Trotta lui-même y paraissait, mais combien transformé ! « Dans l'ardeur du combat – lisait-on – le monarque s'était risqué tellement en avant qu'il fut tout à coup cerné par la cavalerie ennemie. En cet instant de suprême danger, un tout jeune lieutenant arriva à bride abattue sur un alezan couvert de sueur, en brandissant son sabre. Oh ! comme les coups se mirent à pleuvoir sur la tête et le dos des cavaliers ennemis ! » Et, plus loin : « Une lance ennemie transperça la poitrine du juvénile héros. La majorité des ennemis était déjà abattue. Son épée nue à la main, notre jeune et intrépide monarque put facilement tenir tête à des attaques qui s'affaiblissaient peu à peu. Toute la cavalerie ennemie fut

alors faite prisonnière. Le jeune lieutenant – Joseph, chevalier von Trotta était son nom – reçut la plus haute distinction que notre pays puisse conférer à ses héroïques enfants : l'ordre de Marie-Thérèse. »

Le livre de lecture à la main, le capitaine Trotta s'en alla derrière la maison, dans le petit verger où sa femme travaillait par les après-midi suffisamment tièdes et, les lèvres exsangues, presque sans voix, il lui demanda si elle avait eu connaissance de cette infâme lecture. Elle fit oui, de la tête, en souriant.

– C'est une imposture ! cria le capitaine, et il lança le livre sur la terre mouillée.

– Mais c'est pour les enfants ! répondit doucement sa femme.

Le capitaine lui tourna le dos. La colère le secouait comme la tempête un faible arbrisseau. Il rentra vite à la maison, son cœur palpitait. C'était l'heure de sa partie d'échecs. Il décrocha son sabre, boucla son ceinturon à sa taille, d'un geste hargneux et violent, et quitta la maison à grands pas farouches. Celui qui l'aurait vu alors aurait pu croire qu'il s'en allait assommer une bande d'ennemis. Au café, après avoir perdu deux parties sans desserrer les dents, quatre profonds plis barrant son front étroit et pâle sous ses cheveux rudes et courts, d'une main furieuse, il renversa les pièces tintantes et dit à son partenaire :

– Il faut que je vous demande conseil !

Silence.

– On a abusé de moi, continua-t-il, les yeux braqués sur les verres étincelants du notaire.

Il s'aperçut alors, au bout d'un moment, que les mots lui manquaient. Il aurait dû apporter le livre. Cet objet odieux entre les mains, il lui aurait été beaucoup plus facile de s'expliquer.

– Ah, mais comment ? demanda le juriste.

– Je n'ai jamais servi dans la cavalerie, dit le capitaine, considérant que c'était là la meilleure entrée en matière, bien qu'il se rendît compte qu'on ne saisisait pas ce qu'il voulait dire. Et ces écrivassiers sans vergogne racontent dans les livres pour enfants que je suis arrivé à bride abat-

tue, sur un alezan couvert de sueur, pour sauver l'Empereur, voilà ce qu'ils disent.

Le notaire comprit, lui-même connaissait le passage par les manuels de ses fils.

— Vous y attachez trop d'importance, capitaine, dit-il. Pensez donc, c'est pour les enfants !

Trotta le regarda, effrayé. A ce moment, il eut l'impression que le monde entier s'était ligué contre lui : les auteurs de livres de lecture, le notaire, sa femme, son fils, le précepteur.

— Tous les faits historiques, reprit le notaire, sont altérés pour l'usage scolaire. Et, à mon avis, on a raison. Il faut aux enfants des exemples à leur portée, qui se gravent dans leur esprit. Quant à l'exacte vérité, ils l'apprendront plus tard.

— L'addition ! s'écria le capitaine, puis il se leva.

Il se rendit à la caserne, surprit le lieutenant Amerling, officier de service, avec une demoiselle dans le bureau du sergent-major, inspecta lui-même les postes de garde, fit chercher le sergent, appela le sous-officier de service au rapport, fit mettre la compagnie en ligne et ordonna des exercices d'armes dans la cour. Tous lui obéirent, déconcertés et tremblants. Il manquait plusieurs hommes dans chaque section, qui demeurèrent introuvables. Le capitaine Trotta ordonna de faire l'appel.

— Les absents, demain au rapport ! dit-il au lieutenant.

Les hommes, la respiration haletante, faisaient la manœuvre au fusil. Les baguettes cliquetaient, les courroies volaient, les mains brûlantes claquaient sur le métal frais des canons, les puissantes crosses martelaient la terre sourde et molle.

— Armez ! commanda le capitaine.

L'air vibra du sourd crépitement des cartouches chargées à blanc.

— Une demi-heure de salut ! ordonna le capitaine.

Au bout de dix minutes, il changea de commandement.

— A genoux pour la prière !

Calmé, il écouta le choc mat des durs genoux contre la terre, les cailloux et le sable. Il était encore capitaine,

maître de sa compagnie. Il allait le leur montrer, à ces écrivassiers !

Ce jour-là, il n'alla pas au mess, il ne dîna même pas, il se coucha. Il dormit lourdement, d'un sommeil sans rêves. Le lendemain matin, au rapport des officiers, il présenta sa laconique et retentissante requête au colonel. On la transmit. Alors commença le martyre du capitaine Trotta, chevalier von Sipolje, chevalier de la vérité. Il fallut des semaines pour que le ministère de la Guerre répondît que la plainte avait été transmise au ministère de l'Instruction et des Cultes. Et de nouvelles semaines s'écoulèrent jusqu'au jour où arriva la réponse du ministère. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le Chevalier,

Très honoré Capitaine,

En réponse à votre très honorée plainte, ayant trait au texte n° 15 des manuels de lecture rédigés et publiés par Messieurs les professeurs Weidner et Srdcny et autorisés dans les écoles primaires et collèges d'Autriche aux termes de la loi du 21 juillet 1864, M. le ministre de l'Instruction se permet d'attirer très respectueusement votre attention sur le fait que, conformément à l'arrêté du 21 mars 1840, les livres de lecture d'intérêt historique concernant la haute personnalité de l'Empereur François-Joseph, ainsi que les autres membres de la haute maison régnante, doivent être adaptés aux facultés d'assimilation des écoliers et à l'obtention des meilleurs résultats pédagogiques possibles. Ladite lecture n° 15, visée dans votre très honorée requête, a été examinée personnellement par Son Excellence, M. le ministre des Cultes, et autorisée par lui pour l'usage scolaire. Il a été dans les intentions des autorités supérieures universitaires, aussi bien que dans celles des autorités primaires, de donner des actions héroïques des membres de l'armée une image adaptée au caractère enfantin, à l'imagination et aux sentiments patriotiques des jeunes générations, sans altérer la réalité des événements, mais sans les reproduire non plus avec cette sécheresse qui exclut toute stimulation de l'imagi-

nation ainsi que des sentiments patriotiques. En conséquence de ces considérations et d'autres considérations analogues, le soussigné vous prie très respectueusement, Monsieur, de vouloir bien renoncer à votre très honorée requête. »

La missive était signée par le ministre des Cultes et de l'Instruction. Le colonel la remit au capitaine Trotta en lui disant d'un ton paternel :

— Renoncez à cette histoire !

Trotta prit la lettre sans mot dire. Huit jours après, par la voie hiérarchique réglementaire, il envoyait une demande d'audience à Sa Majesté et trois semaines plus tard, un matin, il était au château, face à face avec le chef suprême des armées.

— Rendez-vous compte, mon cher Trotta, disait l'Empereur, que c'est une affaire très désagréable, mais qui ne nous donne le mauvais rôle ni à l'un ni à l'autre. Renoncez à cette histoire !

— Sire, répondit le capitaine, c'est un mensonge.

— On ment beaucoup, confirma l'Empereur.

— J'en suis incapable, Sire, dit le capitaine d'une voix étranglée.

L'Empereur s'approcha du capitaine. Le monarque était à peine plus grand que Trotta. Ils se regardèrent dans les yeux.

— Mes ministres, reprit François-Joseph, doivent bien savoir ce qu'ils ont à faire. Il faut que je m'en remette à eux. Vous me comprenez, mon cher capitaine Trotta ?

Et un instant après :

— Nous nous y prendrons autrement. Vous verrez !

L'audience était terminée.

Bien que son père vécût encore, Trotta ne se fit pas conduire à Laxenburg. Il retourna dans sa garnison et demanda son congé.

Il se retira avec le grade de commandant. Il se fixa en Bohême, dans la petite propriété de son beau-père. La faveur impériale ne l'abandonna pas. Il fut informé quelques semaines plus tard que l'Empereur avait daigné

accorder sur sa cassette particulière cinq mille florins au fils de son sauveur, pour son instruction. En même temps, Trotta était élevé au rang de baron.

Joseph Trotta, baron von Sipolje, reçut de mauvaise grâce, comme un affront, les faveurs impériales. Sans lui, on mena et perdit la campagne contre les Prussiens. Il était amer. Déjà, ses tempes devenaient d'argent, ses yeux ternes, son pas était lent, sa main lourde, sa bouche plus silencieuse qu'auparavant. Bien qu'il fût dans ses meilleures années, il paraissait vieillir vite. Il avait été chassé de ce paradis qu'était sa foi rudimentaire en l'Empereur, la vertu, la vérité et le droit. Prisonnier de la résignation et du mutisme, il découvrait que la ruse fonde la pérennité du monde, la force des lois et l'éclat des majestés. L'Empereur en ayant occasionnellement exprimé le désir, le texte n° 15 disparut des manuels de lecture de la monarchie. Le nom de Trotta subsista exclusivement dans les annales du régiment.

Le commandant vécut sa vie, tel le porteur inconnu d'une gloire vite éteinte, telle l'ombre fugitive qu'un objet dissimulé projette dans la clarté du monde des vivants. Il maniait l'arrosoir et le sécateur dans la propriété de son beau-père et, comme son père au parc de Laxenburg, taillait les arbres et fauchait les gazons, défendait le cytise en été, et plus tard le sureau, contre des mains chapardeuses et non autorisées, remplaçant les lattes pourries des barrières par des lattes neuves bien rabotées, tenait en état outils et harnais, bridait et sellait les chevaux bais de sa propre main, remplaçant les serrures rouillées de la porte cochère et des portes intérieures, introduisait avec soin une cale de bois proprement taillée entre les gonds fatigués qui s'affaissaient, restait des journées entières dans la forêt, tirait du petit gibier, passait des nuits chez le garde, s'inquiétait des poules, des engrais, de la moisson, des fruits, des fleurs de ses espaliers, du domestique et du cocher. Ladre et méfiant, il s'acquittait de menus achats. Du bout des doigts, il extrayait précautionneusement des pièces de monnaie de sa bourse feutrée qu'il remettait ensuite en sûreté contre sa poitrine. Il devint un petit pay-

san slovène. Il était parfois repris de son ancienne colère qui le secouait comme une violente tempête secoue un frêle arbrisseau. Alors il frappait son domestique et les flancs des chevaux, claquait les portes sans égard pour les serrures qu'il avait réparées lui-même, menaçait les journaliers de mort et d'anéantissement. Au déjeuner, il envoyait promener son assiette d'un geste hargneux, jeûnait et grondait comme un chien. Auprès de lui, dans des pièces séparées, vivaient sa femme, faible et malade, son fils qui ne voyait son père qu'à table et dont les bulletins scolaires lui étaient présentés deux fois l'an, sans lui arracher ni louange ni blâme, son beau-père qui mangeait gaiement sa pension, aimait les filles, passait des semaines à la ville et craignait son gendre. C'était un vieux petit paysan slovène que le baron Trotta. Il continuait d'écrire une lettre à son père, deux fois par mois, tard dans la soirée, à la lueur vacillante d'une bougie, sur des feuilles de papier jaune de format in-octavo : « Cher père » à quatre doigts de distance du bord supérieur et à deux doigts du bord latéral. Il ne recevait de réponse que rarement.

Le baron pensait bien quelquefois à aller voir son père. Il y avait longtemps qu'il s'ennuyait du maréchal des logis-chef, qu'il avait la nostalgie de la saine pauvreté du local administratif, du tabac fibreux et du *rakija* distillé par le vieil homme. Mais le fils avait peur de la dépense, exactement comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père. Il était redevenu beaucoup plus proche de l'invalidé du château de Laxenburg qu'il ne l'était, des années auparavant, lorsque, paré de l'éclat tout frais de sa noblesse neuve, il avait bu du *rakija* dans la cuisine badigeonnée de bleu du petit logement de fonction. Il ne parlait jamais de ses origines à sa femme. Il sentait qu'un orgueil déplacé séparerait la descendante d'une assez ancienne famille de fonctionnaires d'État et le maréchal des logis-chef slovène. Il n'invita donc jamais son père. Par une belle journée de mars, alors que le baron se rendait chez son régisseur en foulant sous ses pas des mottes de terre durcie, un domestique lui remit une lettre de l'intendant du château de Laxenburg. L'invalidé était mort, il

s'était endormi sans souffrances, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Le baron dit simplement :

– Va trouver Mme la Baronne, qu'on prépare mes bagages, je pars ce soir pour Vienne !

Il alla chez son régisseur s'informer des semailles, parla du temps, donna ordre de commander trois nouvelles charrettes, de faire venir le vétérinaire le lundi, la sage-femme le jour même pour la servante enceinte, dit en prenant congé :

– Mon père est mort, je vais passer trois jours à Vienne.

Il salua d'un doigt négligent et partit.

Sa valise était prête, on attela les chevaux, il fallait une heure pour aller à la gare. Il avala hâtivement sa soupe et sa viande, puis il dit à sa femme :

– Je ne peux pas manger davantage ! Mon père était un brave homme. Tu ne l'as jamais vu...

Était-ce une oraison funèbre ? Était-ce une plainte ?

– Tu vas venir avec moi ! dit-il à son fils effrayé.

Sa femme se leva pour aller préparer les affaires de l'enfant. Pendant qu'elle était occupée à l'étage au-dessus, Trotta dit au petit :

– Tu vas voir ton grand-père.

L'enfant trembla et baissa les yeux.

Quand ils arrivèrent, le maréchal des logis-chef était mis en bière. Il gisait, avec sa moustache rebelle, veillé par huit cierges d'un mètre et deux invalides, ses deux camarades, dans son uniforme bleu foncé, trois médailles étincelantes en travers de la poitrine, sur le catafalque dressé dans son logement. Une Ursuline priaît dans l'angle de la fenêtre aux rideaux tirés. Les invalides se mirent au garde-à-vous quand Trotta entra. Il était en tenue de commandant, avec l'ordre de Marie-Thérèse, il s'agenouilla, son fils tomba également à genoux aux pieds du défunt dont les énormes semelles se dressaient à la hauteur du visage juvénile. Pour la première fois de sa vie, le commandant ressentit dans la région du cœur une fine et pénétrante blessure. Ses petits yeux restèrent secs. Dans son pieux embarras, il marmonna un, deux, trois *Pater*, se

releva, se pencha sur le mort, mit un baiser sur la puissante moustache, salua les invalides de la main et dit à son fils :

– Viens !

– Tu l’as vu ? lui demanda-t-il, dehors.

– Oui, répondit le petit garçon.

– Il n’était que maréchal des logis-chef, dit le père. C’est moi qui ai sauvé la vie de l’Empereur à la bataille de Solferino, nous avons reçu le titre de baron après.

L’enfant ne répondit rien.

On enterra l’invalidé dans le petit cimetière de Laxenburg, division militaire. Six camarades en bleu foncé transportèrent le cercueil de la chapelle à la tombe. Pendant la cérémonie, le commandant Trotta, en shako et grande tenue, resta la main appuyée sur l’épaule de son fils. L’enfant sanglotait. Les tristes airs de musique militaire, les monotones psalmodies des prêtres, perceptibles toutes les fois que la musique cessait, l’encens qui se dissipait doucement causaient au petit garçon une douleur incompréhensible qui lui serrait la gorge. Et les coups de fusil tirés sur la tombe par une demi-section l’ébranlèrent par l’impitoyable prolongement de leur écho. On envoya, martiale, une salve de coups de feu à la suite de l’âme du mort, qui montait tout droit au ciel, disparue de cette terre à jamais.

Le père et le fils s’en retournèrent. Le baron resta silencieux pendant toute la durée du voyage. Lorsqu’ils descendirent du train et montèrent dans la voiture qui les attendait derrière le jardin de la gare, alors seulement le baron dit :

– Ne l’oublie pas, ton grand-père !

Et le baron retourna à sa tâche quotidienne. Et les années se succédèrent, comme une roue qui tourne, régulière et paisible. Le maréchal des logis-chef ne fut pas le dernier mort que le baron eut à mettre en terre. Il enterra tout d’abord son beau-père, puis, quelques années après, sa femme, morte rapidement, modestement et sans adieu, d’une violente congestion pulmonaire. Il confia son fils à un pensionnat de Vienne et décida que l’enfant ne deviendrait jamais soldat d’active. Il resta seul dans sa propriété,

habitant la spacieuse maison blanche où flottait encore l’haleine de la disparue, ne parlant guère qu’avec le garde forestier, le domestique et le cocher. Ses accès de fureur devinrent de plus en plus rares. Mais le personnel sentait constamment son poing de paysan et son silence chargé de colère leur peser sur la nuque comme un joug. Un silence apeuré le précédait, tel un orage. Il recevait deux fois par mois les lettres obéissantes de son enfant, il leur répondait une fois par mois en deux phrases brèves, sur de petits billets taillés économiquement dans les marges respectueuses des lettres qu’il avait reçues. Une fois l’an, le 18 août, jour anniversaire de l’Empereur, il se rendait en uniforme à la ville de garnison la plus proche. Deux fois l’an, son fils venait en visite, à Noël et aux grandes vacances. Chaque veillée de Noël, le jeune garçon recevait trois florins d’argent dont il devait signer quittance et qu’il n’avait jamais le droit d’emporter. Les pièces de monnaie aboutissaient le soir même dans une cassette de l’armoire paternelle. Les florins voisinaient avec les bulletins scolaires qui témoignaient de l’honnête application et des dispositions moyennes, mais toujours suffisantes, du fils. Jamais l’enfant ne reçut un jouet, jamais d’argent de poche, jamais un livre, exception faite des livres de classe imposés. Rien ne paraissait lui manquer. Il possédait une intelligence propre, froide et honnête. Son imagination, peu fertile, ne lui inspirait d’autre désir que de terminer ses études le plus vite possible.

Il avait dix-huit ans quand son père lui dit, une veille de Noël :

– Tu ne toucheras plus tes trois florins cette année. Tu peux en prendre neuf dans la cassette, contre quittance. Sois prudent avec les filles. Elles sont presque toujours malades !

Et après une pause :

– J’ai décidé que tu ferais ton droit. Tu as encore deux ans devant toi. Le service militaire ne presse pas. On peut attendre que tu aies fini.

Le jeune homme accepta les neuf florins aussi docilement que le désir de son père. Il alla peu voir les filles,

fit soigneusement son choix parmi elles ; quand il revint chez lui, aux grandes vacances, il possédait encore six florins. Il demanda à son père la permission d'inviter un ami.

— Soit, fit le commandant légèrement surpris.

L'ami vint avec peu de bagages, mais une volumineuse boîte de peinture qui déplut au maître du logis.

— Il peint ? demanda le vieillard.

— Très bien, répondit son fils, François.

— Qu'il ne fasse pas de taches dans la maison ! Il n'a qu'à reproduire le paysage !

L'invité peignit certes dehors, mais ce ne fut en aucune façon le paysage. Il faisait, de mémoire, le portrait du baron Trotta. Chaque jour, à table, il apprenait par cœur les traits de son hôte.

— Qu'avez-vous à me fixer comme ça ? demandait le baron.

Les deux jeunes gens rougissaient et baissaient les yeux sur la nappe. Pourtant, le portrait fut fait et, au moment de la séparation, on l'offrit, dans son cadre, au vieillard. Il l'étudia soigneusement, en souriant. Il le retourna, comme s'il cherchait par-dessous d'autres détails qui auraient pu être oubliés par-devant, se tint face à la fenêtre, puis l'écarta de ses yeux, se regarda dans la glace, se compara avec le portrait et finit par dire :

— Où faut-il l'accrocher ?

C'était son premier plaisir depuis des années.

— Tu peux prêter de l'argent à ton camarade, s'il a besoin de quelque chose, dit-il tout bas à François. Soyez bons amis !

Ce portrait était et resta le seul qu'on eût jamais fait du vieux Trotta. Accroché plus tard dans le fumoir de son fils, il occupa encore l'imagination de son petit-fils...

En attendant, pendant quelques semaines, il maintint le commandant dans un état d'exceptionnelle bonne humeur. Il l'accrochait tantôt à un mur, tantôt à l'autre, considérait avec une satisfaction flattée son nez dur et saillant, sa bouche imberbe, étroite et pâle, ses maigres pommettes qui formaient comme des collines devant ses petits yeux

noirs, son front bas, aux nombreuses rides, surmonté de cheveux coupés ras, hérissés et pointant en avant comme des piquants. Il faisait maintenant la connaissance de son visage et parfois il avait de muets dialogues avec lui. Son visage éveillait en lui des pensées inconnues jusqu'alors, des souvenirs, d'insaisissables ombres de mélancolie qui mouraient rapidement. Il lui avait fallu ce portrait pour découvrir enfin son vieillissement prématuré et sa grande solitude. La toile peinte les lui renvoyait, « sa solitude et sa vieillesse ».

« En a-t-il toujours été ainsi ? » se demandait-il. Il en a toujours été ainsi. De temps en temps, il allait au cimetière sur la tombe de sa femme, sans intention ; il considérait le socle gris et la croix d'un blanc crayeux, la date de la naissance et de la mort, calculait qu'elle avait disparu trop tôt et s'avouait qu'il ne pouvait plus se la rappeler exactement. Par exemple, il avait oublié ses mains. « Vin ferrugineux de Chine » lui passait-il par l'esprit, c'était un médicament qu'elle avait pris pendant de longues années. Sa figure ? Il pouvait encore l'évoquer en fermant les yeux, mais elle disparaissait bientôt et se fondait dans un halo de pénombre rougeâtre. Il s'adoucit dans sa maison et dans sa ferme, caressa parfois un cheval, sourit à ses vaches, prit un petit verre plus souvent qu'il n'avait fait jusqu'alors, écrivit à son fils une brève lettre en dehors des délais habituels. On se mit à le saluer en souriant, il répondit d'un amical coup de tête. L'été vint, les vacances ramenèrent le fils et l'ami, le vieillard les conduisit tous deux en ville, dans sa voiture, entra au café, prit quelques gorgées de *sliwowitz*¹ et commanda un copieux repas pour les deux jeunes gens.

Le fils fit son droit, revint plus souvent chez lui, examina le domaine, fut pris un jour du désir de le gérer et de renoncer à la carrière juridique. Il l'avoua à son père. Le commandant lui dit :

— Trop tard ! Jamais de la vie tu ne deviendras paysan, ni agronome. Tu seras un bon fonctionnaire, rien de plus.

1. Eau-de-vie de prunes. (N.d.T.)

C'était une chose décidée. Le fils devint fonctionnaire politique, commissaire de district en Silésie. Si le nom des Trotta avait disparu des manuels scolaires autorisés, il ne disparut pas toutefois des dossiers secrets des hautes autorités de la politique et les cinq mille florins, jadis offerts par l'impériale faveur, assurèrent secrètement, en haut lieu, une durable bienveillance et de l'avancement au fonctionnaire Trotta. Cet avancement fut rapide. Deux ans avant sa nomination de préfet, le commandant mourut.

Il laissait un testament surprenant. Comme il était sûr du fait – disait-il – que son fils n'était pas un bon agriculteur et comme il espérait que les Trotta, reconnaissants à l'Empereur de sa constante protection, obtiendraient rang et dignités en servant l'État et auraient une vie plus heureuse que lui, signataire du testament, il avait résolu, en souvenir de son défunt père, de léguer au fonds des invalides militaires le bien dont son beau-père lui avait fait don autrefois, avec tout ce qu'il comprenait en mobilier vif ou mort, sans autre obligation pour les bénéficiaires que de faire au testataire un enterrement aussi modeste que possible dans le cimetière où reposait son père et, si c'était facilement réalisable, à proximité du défunt. Le testataire demandait qu'on renonçât à toute pompe. Les espèces existantes, quinze mille florins, intérêts compris, déposées à la banque Ephrussi de Vienne, ainsi que le numéraire restant dans la maison, l'argenterie et les cuivres, de même que la bague, la montre et la chaîne de feu sa mère revenaient au fils unique du testataire, le baron François von Trotta et Sipolje.

Une musique militaire de Vienne, une compagnie d'infanterie, un représentant des chevaliers de l'ordre de Marie-Thérèse, une délégation du régiment de Hongrie méridionale dont le commandant avait été le modeste héros, tous les invalides militaires capables de se déplacer, deux fonctionnaires de la chancellerie et du cabinet, un officier du cabinet militaire et un sous-officier qui portait l'ordre de Marie-Thérèse sur un coussin drapé de noir constituèrent le cortège funèbre officiel. François, le fils, le suivit, noir, mince et seul. La musique joua la marche

qu'elle avait jouée à l'enterrement du père. Les salves qu'on tira cette fois furent plus nourries et leur écho vibra plus longuement.

Le fils ne pleurait pas. Personne ne pleura le mort. Tout ne fut que sécheresse et solennité. Personne ne prit la parole sur la tombe. Le commandant, baron von Trotta et Sipolje, chevalier de la vérité, reposait au voisinage du maréchal des logis-chef. Sur sa pierre tombale, simple et militaire, à côté de son nom, de son rang, de son régiment, on grava en petites lettres noires ce noble surnom : Héros de Solferino.

Du mort, il ne resta guère autre chose que cette pierre, une gloire éteinte et le portrait. Ainsi un paysan traverse-t-il son champ au printemps... et plus tard, en été, la trace de ses pas s'efface sous l'ondulation de l'abondante moisson qu'il a semée. Le baron Trotta von Sipolje, haut fonctionnaire impérial et royal, reçut, la semaine même, de Sa Majesté, une lettre de condoléances où il était question à deux reprises des « services à jamais inoubliables » rendus par le disparu.

II

Il n'y avait pas, dans toute la région militaire, de plus belle musique que celle du régiment d'infanterie n° X dans la petite préfecture de W. en Moravie. Le chef de musique était encore l'un de ces anciens kapellmeister autrichiens qui, doués d'une mémoire sûre et perpétuellement en quête de variations nouvelles sur des airs anciens, étaient capables de composer chaque mois une marche inédite. Toutes ces marches se ressemblaient comme des soldats. Pour la plupart, elles commençaient par un roulement de tambour, comportaient un air de retraite aux flambeaux, au rythme accéléré pour les besoins de la marche militaire, un sourire éclatant des gracieuses cymbales et s'achevaient sur le tonnerre grondant de la grosse caisse,

ce bel orage de la musique militaire. Ce qui distinguait de ses collègues le chef de musique Nechwal, ce n'était pas tant sa terrible et peu commune opiniâtreté de compositeur que la gravité élégante et sereine qu'il apportait à l'exécution de la musique. L'habitude paresseuse de certains chefs d'orchestre, qui faisaient conduire la première marche par le sous-chef de musique et ne levaient leur bâton que pour le deuxième numéro du programme, était tenue par Nechwal pour un évident symptôme de décadence dans l'impériale et royale monarchie. Aussitôt que les exécutants avaient formé le cercle réglementaire et enterré les délicats petits pieds des minuscules pupitres dans les interstices de terre noire séparant les gros pavés de la place, le chef de musique, lui aussi, se dressait au milieu de ses musiciens, le bâton d'argent discrètement levé. Tous les concerts en plein air – ils avaient lieu sous les fenêtres de M. le préfet – commençaient par la *Marche de Radetzky*. Bien qu'elle fût si familière aux exécutants qu'ils eussent pu la jouer la nuit, en dormant, sans être dirigés, le chef de musique tenait pour indispensable de suivre chaque note sur sa partition. Et, comme s'il faisait répéter la *Marche de Radetzky* pour la première fois à ses musiciens, tous les dimanches, avec une conscience de soldat et d'artiste, il levait la tête, le bâton et le regard, et les tournait simultanément en direction d'un secteur du cercle au centre duquel il se tenait, en l'occurrence celui qui semblait avoir le plus besoin de sa baguette. Les rudes tambours battaient, les douces flûtes sifflaient, les gracieuses cymbales éclataient. Un sourire satisfait et béat passait sur les visages des auditeurs et le sang leur picotait les jambes. Toujours immobiles, ils se croyaient déjà en marche. Les jeunes filles retenaient leur respiration et entrouvraient les lèvres. Les hommes d'un certain âge baissaient la tête et se rappelaient les manœuvres. Les vieilles femmes restaient assises dans le parc voisin et leurs petites têtes grises tremblaient.

On était en été.

On était en été, oui. Devant la maison du préfet, les vieux marronniers n'agitaient que matin et soir l'abondant

feuillage vert foncé de leurs cimes. Tout le reste du jour, ils restaient immobiles, exhalaient une âpre haleine et projetaient leurs grandes ombres fraîches jusqu'au milieu de la rue. Le ciel était constamment bleu. D'invisibles alouettes grisolaient sans cesse au-dessus de la ville silencieuse. Parfois, un fiacre qui transportait un étranger cahotait de l'hôtel à la gare sur le pavé inégal. Parfois, on percevait le trot des deux chevaux attelés à la voiture qui promenait M. de Winternigg à travers la grand-rue, du nord au sud, entre le château de ce grand propriétaire terrien et son pavillon de chasse.

Petit vieillard parcheminé enveloppé dans une grande couverture jaune, avec une toute petite tête momifiée, M. de Winternigg passait dans sa calèche. Il passait dans la plénitude de l'été, telle une piteuse survivance de l'hiver. Sur de hautes roues caoutchoutées, élastiques et silencieuses, dont les délicats rayons, peints en brun, reflétaient le soleil, il passait directement de son lit à sa richesse campagnarde. Les vastes forêts sombres et les gardes blonds habillés de vert l'attendaient déjà. Les habitants de la ville le saluaient. Il ne leur répondait pas. Il franchissait impassiblement un océan de saluts. Son cocher se tenait tout en haut, raide comme un I dans sa livrée noire, son haut-de-forme touchait presque les têtes des marronniers ; le fouet caressait en souplesse l'échine des chevaux bais et, à intervalles réguliers, les lèvres closes du cocher livraient passage à un claquement sec, plus sonore que le trot des chevaux, qui ressemblait à un mélodieux coup de fusil.

C'est alors que commençaient les vacances. A quinze ans, Charles-Joseph von Trotta, fils du préfet, élève à l'école de cavalerie de Mährisch-Weisskirchen, avait l'impression que sa ville natale était un lieu estival. C'était la patrie de l'été comme c'était sa propre patrie. A Noël et à Pâques, il était invité chez son oncle. Il ne venait chez lui qu'aux grandes vacances. Le jour de son arrivée était toujours un dimanche. Conformément à la volonté de son père, M. le préfet, François, baron von Trotta et Sipolje, quel que fût le jour qui marquait le début des vacances à

l'école, chez lui, elles avaient toujours à commencer un dimanche. Le dimanche, M. von Trotta et Sipolje n'était pas de service. Toute sa matinée, de neuf heures à midi, était réservée à son fils. Un quart d'heure après la première messe, le jeune homme se tenait ponctuellement devant la porte de son père, en tenue dominicale. A neuf heures moins cinq, Jacques descendait l'escalier, dans sa livrée grise, et disait :

– Monsieur, voilà Monsieur votre papa qui arrive.

Charles-Joseph tirait une fois de plus sur sa tunique, rectifiait son ceinturon, prenait son képi à la main et l'appuyait réglementairement contre sa hanche. Le père arrivait, le fils joignait ses talons dont le claquement retentissait dans la vieille maison silencieuse. Le vieil homme ouvrait la porte et céda le pas à son fils avec un petit salut de la main. Le jeune homme ne bougeait pas, il ne prenait pas note de l'invitation. Le père entra donc. Charles-Joseph le suivait et s'arrêtait sur le seuil. Un instant après, le préfet disait :

– Mets-toi à ton aise.

Alors Charles-Joseph s'approchait du grand fauteuil de peluche rouge et s'asseyait en face de son père, raide, les genoux pliés, le képi et les gants blancs sur les genoux. Par les minces fentes des jalousies vertes, d'étroites bandes de lumière tombaient sur le tapis grenat. Une mouche bourdonnait, l'horloge se mettait à sonner. Quand le tintement des neuf coups avait cessé, le préfet commençait :

– Comment va le colonel Marek ?

– Merci, papa, il va bien.

– Toujours faible en géométrie ?

– Merci, papa, un peu moins.

– Lis-tu des livres ?

– Oui, papa.

– Et où en est l'équitation ? Ce n'était pas fameux l'année dernière.

– Cette année.... Commença Charles-Joseph, mais il fut aussitôt interrompu.

Son père avait avancé sa fine main à demi dissimulée

sous une manchette ronde qui étincelait. Un gros bouton carré lança un éclair d'or.

– Ce n'était pas fameux, disais-je à l'instant, c'était... Le préfet fit une pause et acheva d'une voix sans timbre : une honte !

Le père et le fils se turent. Si bas qu'il eût été prononcé, le mot « honte » continuait de flotter dans la pièce. Charles-Joseph savait qu'après toute sévère critique de son père, un silence était de rigueur. Il fallait accepter le jugement avec toute sa signification, l'assimiler, le graver en soi-même, s'en imprégner dans son cœur et son cerveau. L'horloge tictaquait, la mouche bourdonnait. Enfin Charles-Joseph commença d'une voix claire :

– Cette année, ça a été bien mieux. Le maréchal des logis l'a dit souvent lui-même. Le lieutenant Koppel m'a félicité aussi.

– J'en suis ravi, déclara le préfet d'une voix sépulcrale.

Il fit rentrer sa manchette sous sa manche en s'aidant du rebord de la table, on entendit son rude frottement.

– Continue ! dit-il, et il alluma une cigarette.

Cela signifiait qu'on pouvait commencer à prendre ses aises. Charles-Joseph posa son képi et ses gants sur un petit pupitre, se leva et entama le récit de tous les événements de l'année écoulée. Le père approuvait de la tête. Soudain, il s'écria :

– Mais, te voilà grand garçon, mon fils. Ta voix mue ! Amoureux peut-être ?

Charles-Joseph devint écarlate, son visage flamba comme un lampion rouge, il le présenta bravement au vieil homme.

– Pas encore, alors ? dit le préfet. Ne te trouble pas, continue.

Charles-Joseph déglutit. Sa rougeur disparut, il se sentit soudain grelotter. Puis il tira de sa poche sa liste de livres et la présenta à son père.

– Lectures fort convenables, dit le préfet. Résume-moi donc *Zrinyi*¹, s'il te plaît !

1. Drame de Theodor Körner. (N.d.T.)

Charles-Joseph raconta le drame acte par acte. Puis il se rassit, fatigué, pâle, la bouche sèche.

Il jeta un regard furtif sur l'horloge. Il n'était que dix heures et demie, l'examen allait encore durer une heure et demie. Il pouvait venir à l'esprit de son père de l'interroger en histoire ancienne ou en mythologie germanique.

Le préfet se promenait dans la pièce en fumant, la main gauche derrière le dos. La dextre jouait sous la manchette. Les rais de lumière s'intensifiaient sur le tapis, ils se rapprochaient de plus en plus de la fenêtre. Le soleil devait être déjà haut. Les cloches de l'église commençaient à tinter, leur bruit proche semblait tomber dans la pièce comme si elles sonnaient tout contre les épaisses jalousies. Aujourd'hui, M. von Trotta interrogeait uniquement en littérature. Il s'étendait en détail sur l'importance de Grillparzer, recommandait à son fils Adalbert Stifter et Ferdinand von Saar comme « lectures faciles » pour les jours de vacances. Puis il revint aux sujets militaires : service de garde, règlement deuxième partie, composition d'un corps d'armée, force des régiments sur le pied de guerre. Brusquement, il demanda :

– Qu'est-ce que la subordination ?

– La subordination est l'aveugle obéissance, déclama Charles-Joseph, que tout subordonné doit à son chef et tout inférieur...

– Halte !

Son père l'interrompit et corrigea

– Aussi bien que tout inférieur à son supérieur...

– Quand..., continua Charles-Joseph.

– Aussitôt que..., corrigea le préfet.

– Aussitôt que celui-ci prend le commandement.

Charles-Joseph poussa un soupir de soulagement. Midi sonnait.

C'est alors seulement que ses vacances commençaient. Un quart d'heure encore et il entendait, venant de la caserne, le premier rataplan des tambours de la musique militaire qui se mettait en marche. Tous les dimanches, aux environs de midi, elle jouait devant les bureaux du préfet qui ne représentait rien moins que Sa Majesté

l'Empereur dans la petite ville. Charles-Joseph se tenait caché derrière l'épaisse vigne vierge du balcon et il recevait le concert de musique militaire comme un hommage. Il se sentait un peu parent des Habsbourg dont son père représentait et défendait le pouvoir en ce lieu et pour lesquels lui-même s'en irait un jour à la guerre et à la mort. Il savait tous les noms des membres de la suprême maison. Il les aimait tous sincèrement d'un cœur puérilement dévoué mais, plus que tous les autres, il aimait l'Empereur qui était bon et grand, supérieur et juste, infiniment lointain et tout proche, particulièrement attaché aux officiers de son armée. Mourir pour lui aux accents d'une marche militaire était la plus belle des morts, mourir au son de la *Marche de Radetzky* était la plus facile des morts. Les balles agiles sifflaient allègrement, en mesure, autour de la tête de Charles-Joseph, son sabre nu étincelait ; le cœur et le cerveau tout remplis de la grâce entraînante de cette musique, il tombait sous la griserie des roulements de tambours et son sang s'égouttait en un mince filet rouge sur l'or miroitant des trompettes, le noir profond des caisses et l'argent triomphal des cymbales.

Jacques, debout derrière lui, toussota. Le déjeuner allait donc commencer. Lorsque la musique cessait, on entendait un léger tintement d'assiettes venant de la salle à manger. Séparée du balcon par deux pièces, elle occupait juste le milieu du premier étage. Pendant le repas, la musique retentissait, lointaine mais distincte. Malheureusement, elle ne jouait pas tous les jours. Elle était bonne et utile. Douce et conciliatrice, elle enlaçait la solennelle cérémonie du repas, elle ne permettait pas que s'établît aucune de ces brèves et rudes conversations, si pénibles, que le préfet aimait tant à engager. On pouvait se taire, écouter, goûter la musique. Les assiettes avaient de minces filets bleu et or, qui pâlissaient. Charles-Joseph les aimait. Il y pensait souvent, au cours de l'année. Les assiettes, la *Marche de Radetzky*, au mur, le portrait de feu sa mère (dont l'enfant ne se souvenait plus), la lourde louche d'argent, le plat à poisson, les couteaux à fruits avec leur dos dentelé, les minuscules tasses à café et les fragiles

petites cuillères, fines comme des piécettes d'argent, tout cela réuni signifiait : été, liberté, foyer.

Il remit à Jacques son ceinturon, son képi, ses gants et passa dans la salle à manger. Son père y arriva en même temps que lui et lui sourit. Peu après, Mlle Hirschwitz, la gouvernante, fit son entrée dans sa soie grise des dimanches, la tête droite, son lourd chignon sur la nuque, une impressionnante agrafe incurvée sur la poitrine, comme une sorte de cimenterie. On l'eût dite armée et cuirassée. Charles-Joseph souffla un baiser sur sa longue main dure. Jacques avança les sièges. Le préfet donna le signal de s'asseoir. Jacques disparut pour reparaitre un moment après avec des gants blancs qui semblaient le transformer totalement. Ils répandaient un éclat de neige sur sa figure déjà blanche, ses favoris déjà blancs, ses cheveux déjà blancs. Mais ils surpassaient aussi en luminosité tout ce qu'on peut appeler lumineux en ce monde. Ces gants clairs tenaient un plateau sombre. La soupière fumante y reposait. Il l'eut bientôt posée au milieu de la table, avec soin, sans bruit et très vite. Suivant l'habitude ancienne, c'était Mlle Hirschwitz qui servait le potage. On venait au-devant des assiettes qu'elle vous tendait, la main accueillante, un sourire reconnaissant dans les yeux. Elle vous répondait par un nouveau sourire. Une chaude lueur dorée ondoyait dans les assiettes, c'était le potage. Un potage au vermicelle, transparent, avec de petites pâtes jaune d'or, enchevêtrées et délicates. M. von Trotta et Sipolje mangeait très vite, parfois avec colère. On eût dit qu'il anéantissait les plats, l'un après l'autre, avec une muette, noble et preste animosité. Il leur donnait le coup de grâce. Mlle Hirschwitz ne se servait que de petites portions à table mais, le repas fini, elle reprenait toute la suite des plats dans sa chambre. Charles-Joseph avalait hâtivement de brûlantes cuillerées et d'énormes bouchées. De cette façon, ils avaient tous fini en même temps. On ne disait pas un mot quand M. von Trotta et Sipolje se taisait.

Après le potage, on servait le *Tafelspitz*, bouilli de bœuf garni. C'était le plat dominical du vieux monsieur depuis d'innombrables années. La complaisante attention qu'il

accordait à ce plat prenait plus de temps que la moitié du repas. Les yeux du préfet caressaient tout d'abord la tendre barde de lard qui entourait le colossal morceau de viande, puis les diverses petites assiettes où reposaient les légumes : les betteraves aux reflets violets, les graves épinards d'un vert saturé, la salade claire et gaie, l'âpre blanc du raifort, l'ovale impeccable des pommes de terre nouvelles nageant dans le beurre fondant, rappelant de gentils petits joujoux. Il entretenait de curieuses relations avec la nourriture. C'était comme s'il mangeait des yeux les principaux morceaux, son goût esthétique dévorait avant tout la quintessence des mets, leur spiritualité en quelque sorte ; quant au reste trivial qui entraînait ensuite en contact avec la bouche et le palais, il était fastidieux, il convenait de l'engloutir sans plus attendre. La belle présentation des plats donnait autant de plaisir à M. von Trotta que leur simple nature. Car il tenait à une prétendue « cuisine bourgeoise », tribut qu'il payait tout autant à ses goûts qu'à son caractère, dont il disait en effet qu'il l'avait spartiate. Il unissait donc, avec une heureuse habileté, la satisfaction de son plaisir et les exigences de son devoir. Il était spartiate. Mais il était autrichien.

Il se prépara donc, comme tous les dimanches, à découper le *Spitz*. Il repoussa ses manchettes à l'intérieur de ses manches, leva les deux mains et, tout en piquant son couteau et sa fourchette dans la viande, il s'adressa à Mlle Hirschwitz :

— Vous savez, mademoiselle, qu'il ne suffit pas de demander un morceau tendre à la boucherie. Il faut veiller à la façon dont on vous le taille. Je veux dire en long ou en travers. Les bouchers d'aujourd'hui ne savent plus leur métier. La meilleure des viandes est gâtée quand elle est mal coupée. Voyez un peu, mademoiselle ! C'est à peine si je puis encore la sauver. Elle s'effiloche, se désagrège littéralement. Dans son ensemble, on peut la qualifier de tendre. Mais, pris isolément, les petits morceaux vont être résistants, comme vous allez bientôt le voir. Pour ce qui est des « garnitures », comme disent les Allemands du Reich, je souhaiterais qu'une autre fois le cran, que vous

appelez « raifort », fût un peu moins trempé. Il ne doit pas perdre son arôme dans le lait. Il faut aussi le préparer au dernier moment avant de se mettre à table. C'est une erreur que de le tremper trop longtemps.

Mlle Hirschwitz qui avait vécu de nombreuses années en Allemagne, qui parlait toujours *hochdeutsch* et dont le goût pour les expressions distinguées avait provoqué les allusions de M. von Trotta aux « garnitures » et au « raifort », opinait gravement et lentement de la tête. Détacher de sa nuque l'important poids de son chignon et déterminer son chef à une inclination approbative lui coûtait visiblement un gros effort. Son amabilité professionnelle en prenait quelque chose de mesuré et paraissait même se tenir sur la défensive. Et le préfet se vit amené à déclarer :

– Je n'ai certainement pas tort, mademoiselle !

Il parlait l'allemand nasal des hauts fonctionnaires et de la petite noblesse d'Autriche. Cet allemand rappelait un peu de lointaines guitares dans la nuit ou encore les dernières et délicates vibrations de cloches qui meurent. C'était une langue douce, mais précise, tendre et méchante en même temps. Elle s'harmonisait avec la figure osseuse du causeur, son nez busqué où semblaient nicher les consonnes sonores et quelque peu mélancoliques. Quand le préfet parlait, son nez et sa langue étaient plutôt une manière d'instrument à vent que les parties d'un visage. Rien ne bougeait dans ce visage à part les lèvres. Les sombres favoris que M. von Trotta portait comme une pièce d'uniforme, une marque distinctive destinée à témoigner qu'il appartenait à la domesticité de François-Joseph, une preuve de son attachement à la dynastie, ces favoris aussi restaient immobiles quand M. von Trotta parlait. Il se tenait droit à table comme s'il avait des rênes dans les mains. Quand il était assis, on l'aurait cru debout et quand il se levait, on était toujours surpris de sa taille droite comme un I. Il portait constamment du bleu foncé, été comme hiver, le dimanche comme en semaine, une redingote bleu foncé et des pantalons gris à rayures, qui lui enserraient étroitement les jambes et que des sous-pieds tendaient sans un pli sur ses bottines à élastiques. Entre

le deuxième et le troisième plat, il avait coutume de se lever pour se « donner du mouvement ». Mais on aurait dit plutôt qu'il voulait démontrer à ses commensaux la façon de se lever, de se tenir debout et de se promener sans renoncer à son immobilité. Jacques desservait la viande et saisissait au vol un bref coup d'œil de Mlle Hirschwitz qui lui recommandait de tenir le reste au chaud pour elle. A pas mesurés, M. von Trotta se dirigeait vers la fenêtre, soulevait un peu le rideau et revenait à table. Au même moment, les *Kirschknödel*¹ faisaient leur apparition dans une grande assiette. Le préfet n'en prenait qu'un, le coupait avec sa cuillère et disait à Mlle Hirschwitz :

– Voilà, mademoiselle, un modèle de beignet aux cerises. Il a la consistance voulue quand on le coupe et pourtant il cède immédiatement sur la langue.

Et tourné vers Charles-Joseph :

– Je te conseille d'en prendre deux, aujourd'hui.

Charles-Joseph en prit deux. Il les engloutit en un clin d'œil, eut fini une seconde avant son père et envoya un verre d'eau à leur suite – on ne servait de vin que le soir – pour les entraîner de l'œsophage où ils pouvaient bien encore se trouver, dans son estomac. Il plia sa serviette au même rythme que son père.

On se leva de table. Dehors, la musique jouait l'ouverture de *Tannhäuser*. On entra dans le fumoir à ses accents retentissants, Mlle Hirschwitz en tête. Jacques y apporta le café. On attendait le chef de musique Nechwal. Il arriva tandis qu'en bas ses musiciens se mettaient en rang pour le départ, dans leur sombre tenue de parade, avec leur épée brillante et deux petites harpes étincelantes au col.

– Je suis ravi de votre concert, déclarait le préfet, cette fois encore, comme tous les dimanches. Aujourd'hui, c'était extraordinaire !

M. Nechwal s'inclina. Une heure auparavant, il avait déjà déjeuné au mess des officiers, mais il n'avait pas attendu le café, le goût des aliments lui était resté dans la

1. Beignets aux cerises. (N.d.T.)

bouche, il mourait d'envie de fumer un *Virginia*. Jacques lui apporta un paquet de cigares. Le chef de musique tira longuement sur le feu que Charles-Joseph eut la constance de tenir devant l'extrémité du long cigare, au risque de se brûler les doigts. On était assis sur de larges chaises de cuir. M. Nechwal parlait de la représentation à Vienne de la dernière opérette de Lehar. C'était un homme du monde que le chef de musique ! Il se rendait à Vienne deux fois par mois et Charles-Joseph pressentait que, dans le fond de son âme, le musicien gardait de nombreux secrets du demi-monde des grands noctambules. Il avait trois enfants et une femme « d'un milieu très simple », mais, détaché des siens, il menait lui-même la plus brillante des vies mondaines. Il goûtait les histoires juives et les racontait avec un malin plaisir. Le préfet ne les comprenait pas, elles ne le faisaient pas rire non plus, mais il disait : « Très bon, très bon ! » « comment va Madame votre épouse ? » demandait-il régulièrement.

Il posait cette question depuis des années. Il n'avait jamais vu Mme Nechwal et ne désirait nullement rencontrer un jour cette femme « d'un milieu très simple ». Au moment des adieux, il ne manquait pas de dire à M. Nechwal :

– Mes hommages à Madame votre épouse que je n'ai pas l'honneur de connaître.

Et M. Nechwal promettait de transmettre ces salutations en assurant que sa femme en serait charmée.

– Et comment se portent vos enfants ? demandait M. von Trotta qui oubliait toujours si c'étaient des garçons ou des filles.

– L'aîné est bon élève ! répondait le chef d'orchestre.

– Il deviendra sans doute musicien, lui aussi ? demandait le préfet d'un ton légèrement condescendant.

– Non, il entre dans un an à l'école des cadets.

– Ah ! Officier ! Vous avez raison. Infanterie ?

M. Nechwal souriait :

– Naturellement. Il a des capacités. Peut-être arrivera-t-il un jour à l'état-major.

– Certes, certes, disait le préfet, ce sont de ces choses qu'on a déjà vues.

La semaine d'après, il avait tout oublié. On ne prend pas note des enfants d'un chef de musique.

M. Nechwal but deux tasses de café, ni plus ni moins. Il écrasa à regret le dernier tiers de son *Virginia*. Il fallait qu'il s'en aille, on ne prend pas congé avec un cigare allumé.

– Aujourd'hui, c'était exceptionnel, grandiose ! Mes hommages à Madame votre épouse ! Malheureusement, je n'ai pas encore eu le plaisir... dit M. von Trotta et Sipolje.

Charles-Joseph rapprocha les talons. Il accompagna le chef d'orchestre jusqu'au premier palier. Puis il retourna dans le fumoir, se mit devant son père et dit :

– Je vais me promener, papa.

– Bon, bon, amuse-toi bien ! lui répondit M. von Trotta en lui faisant signe de la main.

Charles-Joseph partit. Il avait l'intention de se promener lentement, il voulait flâner, prouver à ses pieds qu'ils étaient en vacances. Le premier soldat qu'il rencontra lui fit rectifier la position, comme on dit dans le militaire. Il prit le pas cadencé. Il atteignit la limite de la ville, marquée par la grande bâtisse ocre de la trésorerie générale qui rôtissait tranquillement au soleil. La douce odeur des champs vint à sa rencontre avec l'éclatante chanson des alouettes. L'horizon bleu était borné à l'ouest par des collines bleu-gris, les premières maisons des villages se montrèrent avec leurs toits couverts de bardeaux ou de chaume, des cris de volailles sonnèrent comme des fanfares dans le silence estival. La campagne dormait, enveloppée de jour et de clarté.

Derrière le remblai du chemin de fer se trouvait la gendarmerie commandée par un maréchal des logis-chef. Charles-Joseph le connaissait bien, le maréchal des logis-chef Slama. Il décida de frapper à sa porte. Il entra sous la véranda, frappa, tira le cordon de sonnette, personne ne se montra. Une fenêtre s'ouvrit, Mme Slama se pencha par-dessus les géraniums et cria :

— Qui est là ?

Elle aperçut le petit Trotta

— Tout de suite, dit-elle.

Elle ouvrit la porte du vestibule. On y sentait la fraîcheur et un peu de parfum. Mme Slama en avait mis une goutte sur sa robe. Charles-Joseph pensa aux boîtes de nuit de Vienne. Il demanda :

— Le maréchal des logis-chef n'est pas là ?

— Il est de service, monsieur von Trotta, répondit la jeune femme, mais entrez donc !

Et Charles-Joseph se trouva assis dans le salon des Slama. C'était une pièce basse, rougeâtre, très fraîche. On y était comme dans une glacière. Les dossiers des grands fauteuils rembourrés étaient en bois sculpté, passé au brou de noix, avec des entrelacs de feuillage qui vous blessaient le dos. Mme Slama alla chercher de la limonade fraîche, elle en but élégamment, à petites gorgées, le petit doigt écarté et les jambes croisées. Assise auprès de Charles-Joseph et tournée vers lui, elle balançait un pied prisonnier d'une pantoufle de velours rouge, nu, sans bas. Charles-Joseph regardait le pied, puis la limonade. Il ne regardait pas Mme Slama au visage. Son képi reposait sur ses genoux, il tenait les genoux raides et restait assis tout droit devant la limonade, comme si la boire était une obligation de service.

— Voilà bien longtemps qu'on ne vous a vu, monsieur von Trotta ! dit la femme du maréchal des logis-chef.

— Oui, madame, depuis longtemps.

Il pensait quitter cette maison le plus vite possible. On viderait la limonade d'un trait, s'inclinerait gentiment, ferait transmettre ses salutations au mari, puis on s'en irait. Il considérerait sa limonade avec perplexité, pas moyen de la finir, Mme Slama en rajoutait toujours. Elle apporta des cigarettes. Fumer était défendu. Elle en alluma une elle-même, aspira négligemment la fumée, les narines gonflées, en balançant le pied. Brusquement, sans mot dire, elle prit le képi des genoux de Charles-Joseph et le posa sur la table. Puis elle lui mit sa propre cigarette dans la bouche. Ses doigts sentaient la fumée et l'eau de Cologne,

la manche claire de sa robe à fleurs fit passer une lueur sous les yeux de Charles-Joseph. Il continua poliment de fumer la cigarette dont le bout de carton conservait encore l'humidité des lèvres de Mme Slama et regarda la limonade. Elle reprit la cigarette entre ses dents et se mit derrière lui. Il avait peur de se retourner. Tout à coup, les deux manches étincelantes furent contre son cou et la figure de la femme pesa sur ses cheveux. Il ne bougea pas, mais son cœur battait bruyamment, une grande tempête se déchaînait en lui, convulsivement contenue par le raidissement de son corps et les solides boutons de son uniforme.

— Viens ! murmurait Mme Slama.

Elle s'assit sur ses genoux, l'embrassa incontinent, en faisant des yeux fripons. Une mèche de cheveux blonds lui tomba fortuitement sur le front, elle loucha, le nez en l'air et tenta de souffler dessus en avançant les lèvres. Charles-Joseph commençait à la sentir peser sur ses genoux, en même temps qu'il éprouvait une force nouvelle qui tendait les muscles de ses cuisses et de ses bras. Il enlaça la femme et perçut la molle fraîcheur de sa poitrine à travers le rude drap de l'uniforme. De la gorge de Mme Slama s'échappa un rire léger qui était un peu comme un sanglot, un peu comme un trille. Elle avait des larmes dans les yeux. Puis elle se renversa en arrière et, avec une tendre précision, elle se mit à défaire un par un les boutons de l'uniforme. Elle lui posa sur la poitrine une main fraîche et douce, lui baisa longuement la bouche avec un plaisir méthodique, puis se leva soudainement comme effrayée par quelque bruit. Charles-Joseph sauta aussitôt sur ses pieds, elle lui sourit et, à reculons, elle l'attira doucement, les deux mains tendues, la tête rejetée en arrière, une lueur dans les yeux, vers la porte qu'elle ouvrit derrière elle d'un coup de pied. Ils glissèrent dans la chambre à coucher.

Tel un captif réduit à l'impuissance, entre ses paupières mi-closes, il la vit le déshabiller lentement, complètement, maternellement. Non sans quelque épouvante, il vit s'affaisser comme un chiffon, sur le plancher, chaque

pièce de sa tenue du dimanche, il entendit le bruit sourd de ses chaussures et sentit immédiatement son pied dans la main de Mme Slama. D'en bas, un nouvel afflux de chaud et de froid monta jusqu'à sa poitrine. Il se laissa tomber. Il reçut Mme Slama comme une grande vague de délices, de feu et d'eau.

Il se réveilla. Mme Slama debout devant lui. Elle lui passait ses vêtements un par un. Il commença à s'habiller vivement. Elle courut au salon, lui rapporta ses gants et son képi. Elle tira sur sa tunique, il sentait ses regards constamment attachés à son visage, mais il évitait de la regarder. Il rapprocha ses talons qui claquèrent, serra la main de la femme en regardant avec obstination son épaule droite et partit.

Une horloge sonnait sept heures. Le soleil se rapprochait des collines qui étaient maintenant du même bleu que le ciel, on les distinguait à peine des nuages. Un doux parfum s'exhalait des arbres de la route. Le vent du soir peignait les petites herbes des prés, sur les pentes, de chaque côté du chemin ; on les voyait onduler en frémissant sous sa grande main invisible et silencieuse. Au loin, dans les marais, les grenouilles commençaient à coasser. Dans le faubourg, à la fenêtre ouverte d'une maison jaune vif, une jeune femme regardait la rue déserte. Bien qu'il ne l'eût jamais vue, Charles-Joseph lui fit avec raideur un salut plein de respect. Elle lui répondit par un signe de tête légèrement étonné, mais reconnaissant. Il lui sembla qu'il venait seulement de prendre congé de Mme Slama. Cette femme inconnue et pourtant familière se tenait à sa fenêtre, comme un factionnaire, à la frontière de l'amour et de la vie. Quand il l'eut saluée, il se sentit rendu au monde. Il allongea le pas. A sept heures trois quarts exactement, Charles-Joseph, pâle, bref, et résolu comme il convient à un homme, annonçait son retour à son père.

Tous les deux jours, M. Slama, maréchal des logis-chef était de patrouille. Tous les jours, il venait à la préfecture avec un paquet de dossiers. Il ne rencontra jamais le fils du préfet. Tous les deux jours, à quatre heures de l'après-midi, Charles-Joseph se mettait en marche pour aller à la

gendarmérie. Il la quittait à sept heures du soir. Le parfum qu'il rapportait de chez Mme Slama se mélangeait aux effluves des sèches soirées d'été et adhérait jour et nuit aux mains du jeune homme. A table, il veillait à ne pas s'approcher de son père plus qu'il n'était nécessaire.

— Cela sent l'automne ici, dit un soir M. von Trotta.

Il généralisait, Mme Slama usait systématiquement de réséda.

III

Le portrait était accroché dans le fumoir du préfet, face aux fenêtres, si haut sur le mur que le front et les cheveux s'embrumaient dans le reflet brun sombre du plafond de bois. La curiosité du petit-fils tournait constamment autour de la personne disparue et de la gloire muette de son grand-père. Parfois, en de silencieux après-midi — les fenêtres étaient ouvertes, la paix saturée de l'été vigoureux entraît dans la pièce avec l'ombre vert foncé des marronniers du parc municipal, le préfet présidait l'une de ses nombreuses commissions en dehors de la ville ; au loin, dans un escalier, glissait le pas spectral du vieux Jacques, qui parcourait la maison en chaussons de feutre et recueillait, pour les nettoyer, chaussures, vêtements, cendriers, candélabres et lampadaires —, Charles-Joseph montait sur une chaise et considérait de près le portrait de son aïeul. Alors le portrait se désintégraît en de multiples taches, faites d'ombre profonde et de claire lumière, en traits de pinceau et en mouchetures, trame complexe de toile peinte, austère jeu de couleurs sur l'huile desséchée. Charles-Joseph descendait de sa chaise. L'ombre des arbres se jouait sur la redingote brune du modèle, les traits de pinceau, les mouchetures se rejoignaient pour former la physionomie familière, mais insondable, les yeux reprenaient leur regard habituel, lointain, qui s'embrumait au voisinage du plafond obscur. Tous les ans, aux grandes vacances se dérou-